

Écrire l'histoire d'Henry de Castries, aristocrate islamophile et colonial sous la III^{ème} république : pourquoi ?

Le genre de la biographie oscille entre deux pôles :
Ou bien revenir sur des figures archi-connues parce qu'elles correspondent à une demande du lectorat : par exemple Clemenceau ou de Gaulle en un temps où on s'interroge sur la « crise d'autorité » de la démocratie libérale, Georges Sand ou Georges Eliot à une époque où les femmes revendiquent une histoire à part entière. En ce cas, l'auteur(e) surajoute une couche de sens à celles déjà déposées sur une figure historique connue de tous.

Ou bien extraire de la masse des fantassins anonymes de l'histoire un individu sans relief, dont on apprend les données de base en consultant l'état-civil, le livret militaire s'il est un homme, les données du RGA (Recensement général agricole), et cetera, et en sollicitant les sources orales, s'il y a lieu. Pierre-Jakez Hélias dans Le cheval d'orgueil (1975), Alain Corbin dans Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot (1998) et le courant de la microstoria se sont illustrés dans cette démarche, qui exhume l'enfoui et l'oublié par la « grande histoire », muette sur les destinées minuscules.

Entre ces deux étages, il y a place pour un palier intermédiaire : l'histoire des hommes qui sortent de l'ordinaire sans accéder aux premiers rôles. Ce fut le cas d'Henry de Castries (1850-1927) tombé dans l'oubli, sauf pour les historiens marocains pour avoir été l'artisan des Sources inédites de l'histoire du Maroc et le conseiller historique du gouvernement chérifien à l'époque de Lyautey (1912-1925).

Ce fut ma première raison d'écrire une biographie du comte. Ni faiseur de la grande histoire, ni personnage subalterne, Castries évolue à un étage médian. Remonter le cours de sa vie publique, c'était raconter l'histoire de la troisième république autrement, à l'échelon intermédiaire entre la grande histoire et celle de tout le monde. Soldat engagé en 1870, officier de Bureau arabe de 1874 à 1882, colonel à la tête d'un régiment de territoriale combattant durant la Grande Guerre, Castries donne beaucoup à voir sur le rapport conflictuel qu'entretient la République avec l'armée d'Afrique, dernier refuge de l'Ancien Régime : une problématique rencontrée dans le Sud-oranais dans le courant des années 1870 et retrouvée au Maroc sous le proconsulat « éclairé » de Lyautey, dont Castries est un agent privilégié. D'autre part, conseiller général dans le Maine et Loire de 1884 à 1914, le comte qui, par son mariage avec Isabelle de Lamoricière, dispose d'un château et de plus de 1000 hectares de terres cultivables à Louroux-Béconnais, se heurte à l'état d'esprit cantonal de la petite noblesse et bute sur le républicanisme de combat des préfets. Ce qui renvoie aux luttes entre la République et l'aristocratie du faubourg Saint-Germain et à la fin des grands notables agrariens. Enfin, orientaliste mal reconnu par le milieu universitaire, Castries est pris dans la compétition entre savants de cabinet (Langues-O, Ecole d'Alger) et connaisseurs sur le terrain, pour dire ce

qu'est l'islam aux contemporains. Cela génère une tension entre sa connaissance expérimentale de l'islam et le savoir académique qu'il acquiert en bibliothèque. Cette antinomie jamais résolue entre ce que vivent les gens et ce que disent les textes maintient l'œuvre scientifique sous pression et la démarque de l'orientalisme ambiant.

Second motif pour approfondir le cas de Castries : voir de près l'individu singulier, pliant sous l'écrasant cahier des charges transmis par une mère matriarche, l'éducation inculquée par les « bons pères » et le vernissage par le milieu social. Sans oublier un rapport de couple compliqué, avec une femme névropathe oscillant entre Charcot et Freud. Pour une part, le parcours de vie de Castries est prédéterminé : l'habitus commande son paraître en société. Pour une autre, l'évènement intervient à contre-courant de pesants déterminismes sociaux. Exemple : des rencontres inattendues avec de grands lettrés musulmans de Tlemcen et de Fès irriguent sa compréhension de l'islam, mais aussi sa religion du for intérieur. Comment Castries, sous son apparence de catholique ultramontain rallié, sous Léon XIII, du bout des lèvres à la République s'éloigna du catholicisme et se mua silencieusement en croyant abrahamique proche des musulmans, priant le Dieu unique en arabe, sans se convertir ? Peut-on à son sujet parler de « bricolage » du religieux ?

C'est justement cette difficulté à parvenir à des certitudes, qui problématise cette biographie. Il y a le Castries des apparences : « Henry » pour les intimes et les camarades de régiment, « Monsieur le Comte » pour ses serviteurs, ses fermiers et le monde interclassiste qui gravite autour de lui, « Monsieur de Castries » à la mairie ou dans les grands magasins, « Monsieur » tout court pour les membres du conseil d'administration de la compagnie du Sebou (grande société hydraulique dans le Gharb marocain) dont il est vice-président et « mon capitaine », « mon colonel » qui fusent par ci, par là. Ce Castries à la personnalité hybride, j'observe qu'il a endossé plusieurs personnages et qu'il n'en a accompli aucun jusqu'au bout. Officier, il culmine au grade de lieutenant-colonel dans la territoriale. Conseiller général, il échoue en 1903 à devenir sénateur. Colonial averti, il n'a pas réussi en affaires, ni au Congo, ni au Maroc, comme le révèle l'examen de son portefeuille de valeurs mobilières. Savant, il s'incline devant Gouraud à l'élection à l'académie des Inscriptions et des belles Lettres en 1924, de même qu'il renonce à se présenter au Collège de France, en 1919, dès qu'il apprend la candidature de l'orientaliste genevois Edouard Montet.

Castries est surprenant là où on ne l'attend pas : un regard posé avec inquiétude sur un douar affolé par une razzia imminente dans les Monts des Ksours du sud-oranais, l'action opiniâtre en faveur des aliénés et des aveugles dans son département du Maine et Loire, l'accompagnement au plus près de ses hommes faits prisonniers par l'armée allemande durant la Grande Guerre... Où passe ici la ligne de démarcation entre le paternalisme inculqué par le milieu social et l'humanisme d'un homme façonné par le siècle de Victor Hugo ? Je

n'en sais trop rien. Mais la façon dont Castries vécut son humanité en homme du XIX^e méritait d'être décryptée.

Tercio : je disposais d'un monceau d'archives qui remplissaient à ras bord quarante cartons dans le fonds Dampierre aux Archives nationales à quoi s'ajoutaient les archives du S.H.A.T. (Service historique de l'armée de terre). Des points en suspens persistent. Car dans cet amas de traces écrites, Castries s'est caché. On dispose d'une myriade de lettres ou billets de sa femme, mais jamais de celles du comte. De même, les lettres que Charles de Foucauld lui adressa depuis Tamanrasset ont été publiées, mais on ignore le contenu de celles de son ami : on en présume le sens seulement.

Quand on écrit l'existence d'un homme qui n'a pas été surexposé sous les projecteurs de l'histoire, on trébuche ainsi sur des points aveugles, on s'expose à des questions sans réponse. Il y a un puzzle à remonter. Et l'entreprise tourne au jeu de piste. Faire l'histoire d'hommes ni inconnus, ni célèbres, c'est cela : accepter qu'il y ait des blancs, se livrer à un jeu d'hypothèses de recherche jamais fermé et rebondir d'une découverte d'archive l'autre. Par exemple, une mince note conservée dans les papiers les plus intimes du comte m'apprit sa quête d'un monothéisme abrahamique sur la lancée de sa découverte de l'islam. Ce que je trouvais dans les archives m'apprenait donc ce que je cherchais. Ce fut mon principal acquis méthodologique. De me laisser surprendre par l'inattendu, de briser les énoncés stéréotypés et, sous l'écorce, d'atteindre la pulpe sensible d'une personne singulière.

Daniel Rivet, 9 mars 2020